HAL open science

La lecture, entre bricolage et déconstruction: autour de "La Potière jalouse" (Lévi-Strauss)

Alain Trouvé

▶ To cite this version:

Alain Trouvé. La lecture, entre bricolage et déconstruction: autour de "La Potière jalouse" (Lévi-Strauss). Chollier, Christine; Halpern, Anne-Élisabeth; Trouvé, Alain. Du jeu dans la théorie de la lecture, 14, Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.71-92, 2020, Approches interdisciplinaires de la lecture, ISSN 1771-236X, 978-2-37496-108-8. hal-02967387v1

HAL Id: hal-02967387

https://hal.univ-reims.fr/hal-02967387v1

Submitted on 14 Oct 2020 (v1), last revised 12 Apr 2024 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

sous la direction de Christine Chollier,
Anne-Élisabeth Halpern et Alain Trouvé

Approches interdisciplinaires de la lecture n° 14
Du jeu dans la théorie de la lecture

épure
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE REIMS

Document extrait de *Du jeu dans la théorie de la lecture*
sous la direction de Christine Chollier,
Anne-Élisabeth Halpern et Alain Trouvé

dans la collection Approches Interdisciplinaires de la Lecture

Ouvrage publié avec le concours du CIRLEP (EA 4299) et du CRIMEL (EA 3311), Université de Reims Champagne-Ardenne

Conception graphique © Éditions et presses universitaires de Reims

ISBN papier : 978-2-37496-108-8
ISBN électronique : 978-2-37496-112-5
ISSN : 1771-236X

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims • 2020
Bibliothèque Robert de Sorbon
Avenue François-Mauriac / CS40019 / 51 726 Reims Cedex
www.univ-reims.fr/epure
Diffusion FMSH – CID
18-20 rue Robert-Schuman / 94 220 Charenton-le-Pont
www.lcdpu.fr/editeurs/reims

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La lecture, entre bricolage et déconstruction : autour de *La Potière jalouse* (Lévi-Strauss)

Ethnologue, spécialiste des civilisations primitives, de leurs mythes et de leurs arts, Claude Lévi-Strauss (1908-2009) repensa l'anthropologie au vingtième siècle. Au fondement de cette nouvelle science humaine, une idée-clef : l'homme ne se comprend pas isolément, mais à l'intérieur d'un tout ou d'une structure. L'essai *Anthropologie structurale* (1958) inscrit cette idée dans son titre, contribuant à poser son auteur en figure majeure du structuralisme. Cet homme de science fut aussi homme de lettres. Après une agrégation de philosophie passée en 1931, il prépara un doctorat ès lettres en 1948 et fut, sa vie durant, amateur et collectionneur d'œuvres d'art.

La Potière jalouse (1985), un de ses derniers livres, porte la marque de ce double intérêt pour les sciences et les lettres. Malgré un titre romanesque à souhait, il s'agit encore d'une enquête ethnographique. Au passage, l'auteur situe son propos en référence à d'autres systèmes de pensée, notamment la psychanalyse freudienne, établissant un parallèle structural savoureux entre *Œdipe-roi* de Sophocle et *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche. Or on connaît l'importance de Freud dans la théorie de la lecture, selon ses deux variantes rémoises[1], théorie dont le présupposé central, le jeu, fait ici l'objet d'une réflexion critique.

Qui mieux que Lévi-Strauss, qui élabora dans *La Pensée sauvage* (1962) la notion-concept de *bricolage*, pouvait aider à mener une telle réflexion ? Chez Michel Picard, le bricolage a quelque chose à voir avec le jeu de construction et, au plan psychologique, avec la construction identitaire. *La Pensée sauvage* diffère quelque peu sur

1. Michel Picard, *La Lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986 ; Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.

l'acception à donner à ce terme : le livre suscita des controverses ou réemplois chez Ricœur, Derrida ou Genette, pour ne citer qu'eux.

Déconstruire pour peut-être mieux reconstruire : nous proposons, dans les pas de Lévi-Strauss, de nous essayer à repenser le jeu littéraire.

Théories de la lecture et bricolage

Comment désigner les termes par lesquels la théorie pense, dans une visée générale, les processus à l'œuvre en littérature ?

Les concepts ou catégories, pour parler en langage kantien, permettent de subsumer le divers sous une propriété commune. Le jeu littéraire est-il une catégorie ou faut-il le concevoir comme notion, désignant sous ce terme plus flou un nœud de significations ?

Nous proposons d'envisager les mots-clefs de la théorie littéraire plutôt en ce second sens, prenant appui, pour étayer ce choix, sur la distinction posée par Jean-Marie Schaeffer entre les procédures mentales esthétique et scientifique :

> Souvent, lorsqu'on compare l'investigation scientifique (ou savante) avec la conduite esthétique, on dit que la première suit un mouvement d'abstraction, alors que dans le cadre de la conduite esthétique l'attention est plutôt associative. […] Mais l'opposition entre abstraction et association ne suffit pas pour rendre compte de la distinction entre les deux niveaux cognitifs. […] On dira plutôt que c'est la différence entre activité cognitive *horizontale* (associative) d'un côté, activité cognitive *verticale* (généralisante ou particularisante) de l'autre, qui distingue la relation cognitive de niveau 1 [incluant la conduite esthétique] de la relation de niveau 2 [scientifique].[2]

Concevoir le jeu littéraire comme notion revient à transférer sur ce terme une part des propriétés (horizontales et associatives) de l'activité qu'il désigne, à l'envisager comme catégorie complexe en lien avec l'implication, dans la relation littéraire, d'une projection

2. Jean-Marie Schaeffer, *Les Célibataires de l'art*, Paris, Gallimard, 1996, p. 165-166.

subjective redoublée, de l'auteur au lecteur. En littérature comme en sciences humaines, les notions-concepts intègrent, comme on le verra, la mise en récit, forme extrême de la pensée associative. Plus généralement encore, cette hésitation terminologique s'applique peut-être au fonctionnement général du langage, comme le montre le balancement inaugural de Saussure qui écarta finalement, pour désigner le sens des mots, le concept au profit du *signifié*[3].

Voyons à présent comment Lévi-Strauss introduit l'idée de bricolage dans *La Pensée sauvage*, ouvrage conçu en parallèle avec un autre livre publié la même année, *Le Totémisme aujourd'hui*. *La Pensée sauvage* critique la conception de Lévy-Bruhl[4] pour qui les sociétés primitives sont régies par une « pensée pré-logique », ce qui les conduirait à croire en une « participation mystique » avec leur animal totémique. Pour Lévi-Strauss, en revanche, les classifications primitives ont un caractère intellectuel et non affectif : « Dans les deux cas [pour le primitif et pour la science moderne], l'univers est objet de pensée au moins autant que moyen de satisfaire des besoins » (p. 561[5]). Autrement dit, dans la pensée sauvage comme dans la science moderne, se déploie une même visée opérative et objective, usant des mots dans un rapport expérimental au monde sensible. De cette « science du concret » témoigne notamment l'étendue incomparable du lexique repéré dans les sociétés primitives pour désigner les espèces végétales et animales. Toutefois, Lévi-Strauss ne confond pas totalement la pensée des sociétés à technologie développée et la pensée sauvage :

> il existe deux modes distincts de pensée scientifique, l'un et l'autre fonction […] des deux niveaux stratégiques où la nature se laisse attaquer par la connaissance scientifique : l'un progressivement ajusté

3. « Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* […] » (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, [1916], Paris, Payot, 1974, p. 99)
4. Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, 1922.
5. Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, 1962, rééd. *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008. Les citations qui suivent renvoient à cette édition.

> à celui de la perception et de l'imagination, et l'autre décalé ; comme si les rapports nécessaires qui font l'objet de toute science […] pouvaient être atteints par deux voies différentes : l'une très proche de l'intuition sensible, l'autre plus éloignée (p. 575)

C'est dans l'espace entre ces deux formes que prend naissance la notion de bricolage :

> Une forme d'activité subsiste parmi nous qui, sur le plan technique, permet assez bien de concevoir ce que, sur le plan de la spéculation, put être une science que nous préférons appeler « première » plutôt que primitive : c'est celle communément désignée par le terme de *bricolage*. Dans son sens ancien, le verbe « bricoler » s'applique au jeu de balle et de billard, à la chasse et à l'équitation, mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle. Et, de nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. Or le propre de la pensée mythique est de s'exprimer à l'aide d'un répertoire dont la composition est hétéroclite et qui, bien qu'étendu, reste tout de même limité ; pourtant, il faut qu'elle s'en serve, quelle que soit la tâche qu'elle s'assigne, car elle n'a rien d'autre sous la main. Elle apparaît ainsi comme une sorte de bricolage intellectuel, ce qui explique les relations qu'on observe entre les deux. (p. 576)

Il existe une différence entre l'ingénieur et le bricoleur ; l'un opère à partir de concepts, l'autre, à partir de signes :

> Sur l'axe de l'opposition entre nature et culture, les ensembles dont ils se servent sont perceptiblement décalés. En effet, une des façons au moins dont le signe s'oppose au concept tient à ce que le second se veut intégralement transparent à la réalité, tandis que le premier accepte et même exige qu'une certaine épaisseur d'humanité soit incorporée à cette réalité. (p. 580)

La pensée mythique des sociétés « premières », objet de l'enquête ethnographique et de l'analyse anthropologique, se situe du côté du bricolage. Quant à l'activité artistique, Lévi-Strauss la « place à égale distance entre ces deux formes d'activités [la pensée mythique / le bricolage] et la science » (p. 593).

Mais le bricolage, qui fait le lien entre sociétés premières et sociétés dites « évoluées », intègre au passage, de façon contradictoire une notion nouvelle, le jeu :

> Comme la science […], le jeu produit des événements à partir d'une structure […] tandis que les rites et les mythes, à la manière du bricolage (que ces mêmes sociétés industrielles ne tolèrent plus, sinon comme *hobby* ou passe-temps), décomposent et recomposent des ensembles événementiels (sur le plan psychique, sociohistorique ou technique) et s'en servent comme autant de pièces indestructibles, en vue d'arrangements structuraux tenant alternativement lieu de fins et de moyens. (p. 596)

Au sein de ce processus comparatif complexe, le jeu que Lévi-Strauss envisage sous l'angle de la compétition comme disjonctif, s'oppose au rite (et au mythe), à caractère conjonctif :

> Le jeu apparaît donc comme *disjonctif* : il aboutit à la création d'un écart différentiel entre des joueurs individuels (ou des camps) que rien ne désignait au départ comme inégaux. Pourtant, à la fin de la partie, ils se désigneront en gagnants et perdants. De façon symétrique et inverse, le rituel est *conjonctif*, car il institue une union […] organique entre deux groupes […] qui étaient dissociés au départ. (p. 595)

En fin de compte, jeu et bricolage sont des notions complexes ou des nœuds de signification qui diffèrent mais se ressemblent partiellement. Le caractère disjonctif oppose le jeu (de compétition) au rite et, par extension, au bricolage, dont l'effet est conjonctif. Les deux se rejoignent si le jeu est compris comme jeu de rôle, ce à quoi peut aussi s'apparenter le mythe, forme abstraite de bricolage.

De ces analyses, Gérard Genette a tiré une extension fameuse à la critique littéraire dans *Figures* I :

> Dans un chapitre aujourd'hui classique de *La Pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss caractérise la pensée mythique comme « une sorte de bricolage ». Le propre du bricoleur est en effet d'exercer son activité à partir d'ensembles instrumentaux qui n'ont pas été, comme ceux de l'ingénieur, par exemple, constitués en vue de cette activité. […] mais il est une autre activité intellectuelle, propre celle-là aux cultures les plus évoluées, à laquelle cette analyse pourrait être appliquée presque mot pour mot : il s'agit de la critique et plus spécialement de la critique littéraire, qui se distingue formellement des autres espèces de critique par le fait qu'elle utilise le même matériel (l'écriture) que les œuvres dont elle s'occupe.[6]

Et d'ajouter :

> Il suffit de remplacer […] les mots « ingénieur » et « bricoleur » respectivement par *romancier* (par exemple) et *critique* pour définir le statut littéraire de la critique. (p. 147)

Cette assimilation, d'apparence scientifique, vient conforter la pensée du critique Genette pour qui il existe une théorie littéraire, placée du côté conceptuel, tandis que l'écriture, ici ramenée à sa modalité romanesque, détiendrait seule les prérogatives de la création, comme si le répertoire interprétatif du lecteur, par exemple, ne pouvait que coïncider avec celui de l'auteur. Dans son réemploi de la notion de bricolage, Genette sélectionne et arrange les lignes de signification qui confortent sa vision préexistante de la relation littéraire. En un sens, il bricole la notion de bricolage.

Venons-en à présent à *La Lecture comme jeu* et à Michel Picard qui résume opportunément sa proposition théorique au début de son essai suivant, *Lire le temps* :

6. Gérard Genette, « Structuralisme et critique littéraire », *Figures I*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 145-146.

> Le lecteur, deux fois dédoublé, puisque, si une partie de lui-même reste assise (le plus souvent), bien matérielle, engagée dans le monde sensible [liseur], une autre se subdivise elle-même, déléguant côté croyance, fantasmes, Inconscient, une sorte d'enfant un peu halluciné [lu] et côté distanciation, réel social, mise en œuvre de savoirs divers [lectant], un adulte en perpétuel devenir, le lecteur donc vit, lorsque le texte lui en donne la possibilité, une épreuve de réalité ludique d'une exceptionnelle richesse, exploitation maximale de l'aire transitionnelle – cet emplacement secret de ses premiers apprentissages, de la reconnaissance jamais achevée, farouche, réticente, de l'altérité, dans l'entre-deux où s'édifie et se ruine, se répare, se bricole indéfiniment sa pure et simple existence. À l'image du caché/montré primitif et du célèbre *fort / da* et de tout jeu authentique, dialectisant les principes de plaisir et de réalité avec subtilité, la littérature traite de et traite l'absence, la perte, la castration.[7]

Pour Picard, la pratique de la lecture comme jeu se situe du côté de la construction identitaire. S'il recourt au verbe « bricoler », c'est dans le sens d'un bricolage constructif, par jeu de rôle interposé, conformément à l'un des deux sens envisagés par Lévi-Strauss.

Le bricolage identitaire permis au plan psychique par la « lecture comme jeu » se double d'un bricolage théorique consistant à élaborer, à partir du mot « jeu », un nœud de significations par sélection et association. Le caractère disjonctif du jeu est écarté. Le jeu psychique est quant à lui développé grâce à un réseau de notions transférées, réemployées ou inventées. Au cœur du modèle figure la théorie psychanalytique de la réparation grâce au double mécanisme de l'identification affective et de la symbolisation. La référence au *fort / da* freudien en offre une version narrative à visée pédagogique. L'auteur des *Essais de psychanalyse* avait relaté dans un des chapitres de son livre une anecdote : l'observation du jeu de son petit-fils avec une bobine en l'absence de sa mère, puis il en avait proposé l'interprétation suivante : le jeu associant l'objet, les gestes et les mots, est un moyen trouvé par l'enfant pour maîtriser le traumatisme de la séparation

7. Michel Picard, *Lire le temps*, Paris, Minuit, 1989, p. 8.

momentanée ; la mise en récit narrativise l'idée du jeu réparateur. La théorie du jeu convoque d'autres notions trouvées chez Freud ou ses héritiers : l'opposition entre *principe de plaisir* et *principe de réalité*, discriminés par ce que Freud nomme *épreuve de réalité*, la notion d'*aire transitionnelle* empruntée à Winnicott qui étendit aux œuvres d'art[8] sa théorie de l'objet transitionnel élaborée à partir de l'observation des enfants. Enfin *La Lecture comme jeu*, dans ce premier modèle, se signale par son inventivité langagière, créant sur le modèle de la triade lacanienne (*Réel / Symbolique / Imaginaire*) les trois instances lectrices : *liseur*, *lectant*, *lu* ; invitant à concevoir, au sein de la lecture littéraire, un processus nommé *épreuve de réalité ludique*.

Dans *L'Effet-personnage*[9], Vincent Jouve a proposé quelques années plus tard une variante de ce modèle. La triade *liseur-lu-lectant* cède la place à une autre : *lisant-lu-lectant*. Le lectant se dédouble en un *lectant-jouant* (sur le modèle de la participation au jeu de rôle avec anticipation de comportement) et un *lectant-interprétant* (l'herméneute), orientant presque la théorie vers un modèle quaternaire. Cette variante repose sur une nouvelle invention de terme (*le lisant*) ; la variation en elle-même, outre le souci de mieux coller à l'objet pris en compte, en l'occurrence l'analyse de la lecture de romans, souligne peut-être aussi la difficulté à enfermer le mécanisme de lecture dans un modèle à valeur générale. Elle part d'un implicite théorique différent : quand Michel Picard privilégie à travers l'instance du *liseur* l'autonomie relative du lecteur dans sa position matérielle d'extériorité au livre, Vincent Jouve, plus focalisé sur les effets prévus par le texte, lui substitue *le lisant* qui présuppose déjà une immersion dans l'objet livre. Jouve a clairement identifié ces deux positions « préalables », opposant des « théories externes » portant sur ce qui se passe en aval des textes et des « théories internes » centrées sur ce qu'ils programment[10]. Afin de préciser le rapport entre bricolage et théorie, revenons à présent à Lévi-Strauss.

---

8. Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, [1971], Paris, Gallimard, 1975, trad. C. Monod et J.-B. Pontalis.
9. Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1995.
10. Vincent Jouve, « Avant-propos », *La Lecture littéraire*, n° 1, Paris, Klincksieck, 1996, p. 5-10.

La Potière jalouse et le bricolage

Ce livre, paru en 1985, est, après *La Voie des masques* (1975) et avant *Histoire de Lynx* (1991), la deuxième des trois « petites mythologiques » succédant aux quatre « grandes mythologiques » : *Le Cru et le Cuit* (1964), *Du miel aux cendres* (1967), *L'Origine des manières de table* (1968), *L'Homme nu* (1971). La classification entre « grandes » et « petites » mythologiques est due à l'auteur qui semble avoir éprouvé le besoin, après avoir mis en évidence les lois constitutives du rapport entre nature et culture, de préciser ses analyses en procédant à une restriction de champ.

La Potière s'intéresse aux mythes des deux Amériques faisant intervenir le schème de la poterie, un des arts fondateurs de la civilisation, supposant la maîtrise du feu de cuisson.

La fin de l'introduction annonce trois directions de réflexion : 1/ Un problème d'« ethnographie » portant sur les analogies de structure et de contenu entre des mythes de régions différentes du monde, 2/ Le problème de « la logique des mythes », 3/ Une réflexion sur « la pensée mythique en général », incluant la « distance » entre « l'analyse structurale » et « la psychanalyse ». En dépit de la restriction de champ annoncée, l'ambition intellectuelle du propos n'a donc pas diminué.

Le choix d'un titre « romanesque », jouant avec les attentes du lecteur européen, introduit une connotation humoristique dans un traité plutôt sérieux. On pourrait s'attendre à un roman social ou à un roman de mœurs, voire érotique, à la manière de Boccace. Un roman implique un personnage, des aventures, un comportement, en lien avec un caractère et un milieu : le romancier individualise son personnage pour, éventuellement, l'élever au rang de type : « la » potière.

Ici, la potière est une figure interchangeable, d'un mythe à l'autre. Elle peut être un potier, à moins que l'oiseau Engoulevent ne prenne structurellement sa place. La jalousie n'est pas seulement un trait humain, la rivalité s'étend aux puissances supérieures, bénéfiques ou maléfiques :

> Directement ou indirectement rattachée par les mythes au conflit cosmique entres les Grands Oiseaux, puissances du haut, et les Serpents, puissances du bas, cette connexion entre poterie et jalousie est une donnée de la pensée amérindienne. (p. 1080[11])

Dans le mythe, la fonction sémantique est étendue aux animaux :

> À travers d'immenses espaces où la géologie, le climat, la faune, la flore ne sont pas les mêmes, [la pensée mythique] sait préserver, retrouver ce que j'appelais dans *L'Homme nu* des « zoèmes » –espèces animales nanties d'une fonction sémantique – permettant de garder invariante la forme de ses opérations. (p. 1136)

La jalousie, trait de comportement (éventuellement humain), s'inscrit dans un système général :

> Si l'on définit la jalousie comme un sentiment résultant du désir de retenir une chose ou un être qu'on vous arrache, ou bien de posséder une chose ou un être qu'on n'a pas, on peut dire que la jalousie tend à maintenir ou à créer un état de conjonction quand existe ou surgit une menace de disjonction. (p. 1203)

Une « mythologique », à la manière de Lévi-Strauss, partage néanmoins avec le roman la mise en récit, mais en la pluralisant. Le chapitre I s'ouvre ainsi sur un mythe des Jivaro, peuple qui habite toujours « les confins de l'Équateur et du Pérou » :

> Les Jivaro racontent dans un de leurs mythes que le Soleil et la Lune, alors humains, vivaient jadis sur la terre ; ils avaient même logis et même femme. Celle-ci nommée Aôho, c'est-à-dire Engoulevent, aimait que le chaud Soleil l'étreignît, mais elle redoutait le contact de Lune dont le corps était froid. Soleil crut bon d'ironiser sur cette différence. Lune se vexa et monta au ciel en grimpant le long d'une liane ; en même temps, il souffla sur Soleil et l'éclipsa. Ses deux

11. Nous suivons à nouveau pour les citations l'édition des *Œuvres*, voir *supra*, p. 2.

> époux disparus, Aôho se crut abandonnée. Elle entreprit de suivre Lune au ciel en emportant un panier plein de poterie. Lune l'aperçut et, pour se débarrasser définitivement d'elle, coupa la liane qui unissait les deux mondes. La femme tomba avec son panier, l'argile se répandit sur la terre où on la ramasse maintenant çà et là. Aôho se changea en l'oiseau de ce nom. On l'entend à chaque nouvelle lune pousser son cri plaintif et implorer son mari qui l'a quittée.
> Plus tard, le Soleil monta lui aussi au ciel en s'aidant d'une autre liane. Même là-haut, la Lune continue de le fuir ; ils ne font jamais route ensemble et ne peuvent se réconcilier. C'est pourquoi on ne voit le Soleil que de jour, et la lune seulement pendant la nuit. (p. 1063)

L'ethnographe ne se contente pas de raconter, il commente aussi le déroulement de l'histoire :

> Si, dit le mythe, le Soleil et la Lune s'étaient entendus pour partager la même femme au lieu de la vouloir chacun pour soi, chez les Jivaro aussi les hommes pourraient avoir en commun une épouse. Mais parce que les deux astres furent jaloux l'un de l'autre et se disputèrent la femme, les Jivaros ne cessent de se combattre au sujet des femmes qu'ils veulent posséder. (p. 1063-1064)

À ce cas initial, Lévi-Strauss applique la méthode structurale de comparaison des versions, fondée sur un double mécanisme d'analogie et d'opposition : « L'ethnologue finlandais Karsten, qui recueille cette version au début du présent siècle, en publie aussi une autre qui diffère de la première par trois traits principaux… » (p. 1064).

Au sein de cette confrontation, l'analogie est représentée sous la forme systémique de l'homologie :

> Portée par son élan, la pensée mythique engendre ainsi des étages cosmiques placés de part et d'autre de l'étage empirique, et tels que chaque nouvel étage entretienne avec l'étage qui le précède un

> rapport homologue de celui que cet étage entretient avec l'étage placé soit au-dessous, soit au-dessus de lui. (p. 1152-1153)

La comparaison entre les variantes permet de dégager une constante, ici, le haut et le bas :

> la faune arboricole [Paresseux, Singe hurleur] constitue une hypostase du peuple d'en haut puisque, relativement à elle, il est aussi vrai que les humains vivent, mangent, se reproduisent et meurent à l'étage en-dessous. (p. 1155-1156)

Alors seulement intervient l'opposition. Singe hurleur et Paresseux s'opposent comme « ouvert et fermé ». Le sémantisme du mythe fonctionne par paires opposées, d'une version à une autre.

La logique globale d'articulation des données mythiques a été dégagée par Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* ; il se contente ici de la reprendre :

> Tout mythe pose un problème et le traite en montrant qu'il est analogue à d'autres problèmes ; ou bien le mythe traite simultanément plusieurs problèmes en montrant qu'ils sont analogues entre eux. (p. 1201)

Toutefois la puissance et la souplesse de l'analyse structurale consiste à prendre en compte une pluralité de paramètres ou codes : « il est de la nature du mythe d'employer toujours plusieurs codes de la superposition desquels ressortent des règles de traductibilité » (p. 1214). Parmi l'ensemble des codes répertoriés, chaque mythe fait son choix, particulier : les mythes touchant à la poterie combinent ainsi « code psycho-organique – sexuel si l'on veut » « avec d'autres : technologique, zoologique, cosmologique, etc. » (p. 1215). Plutôt que des archétypes universels, à la manière de Jung, cette approche permet de situer les récits mythiques selon les aires géographiques. Ainsi les lianes et la sarbacane jouent un rôle spécifique dans les mythes amérindiens ici évoqués. La faune locale explique la place tenue par l'engoulevent ou le paresseux. L'analyse articule la généra-

lité de la pensée sauvage et la particularité géoculturelle des mythes. Si le groupe de mythes étudié se cantonne pour l'essentiel dans les Amériques, du Nord et du Sud, c'est que, selon l'auteur, l'Europe privilégie les arts de la forge par rapport à ceux de la poterie, délégués à des confréries.

Dans son *Anthropologie structurale* (1958), Lévi-Strauss avait au chapitre XI dégagé la formule mathématique de la loi de transformation. Nous épargnerons au lecteur (et à nous-même) son déchiffrage, lui préférant une de ses déclinaisons en mots où l'on retrouve la forme analogique : « La fonction "jalouse" de l'Engoulevent est à la fonction "potière" de la femme comme la fonction "jalouse" de la femme est à la fonction "Engoulevent inversé" de la potière » (p. 1102). Dans le détail de la démonstration (que nous ne suivrons pas), « Engoulevent inversé » est à déchiffrer comme « Fournier ». Une des espèces de l'oiseau Engoulevent vit en Amérique du Sud, le Fournier vit en Argentine. Les « mythes à Fournier sont la transformation inverse des mythes à Engoulevent » (p. 1103).

Le détail des mythes et de leurs lois internes peut ainsi se ramener à des principes élémentaires. Faisant le lien entre « grande mythologie » (*Le Cru et le Cuit*) et « petite mythologie », Lévi-Strauss énonce cette leçon générale : « Ces mythes enseignent que la terre ne doit plus être ce qu'on mange, mais ce qu'on fait cuire comme de la nourriture pour pouvoir y faire cuire ce qu'on mange » (p. 1206). Les mythes de la poterie (qui mettent en œuvre un feu dérivé) constituent une variante du passage de la nature à la culture.

À ce moment de notre étude, le lecteur se demande peut-être où est passée la notion de bricolage annoncée plus haut. En un sens, elle brille par son absence remarquable, alors que le statut scientifique est revendiqué par la formulation de lois, mais elle est peut-être omniprésente.

L'absence de plan directeur est assez frappante à la lecture. Les trois questions posées dans l'introduction se chevauchent en partie. On passe d'un mythe à l'autre jusqu'à ce qu'apparaissent progressivement des éléments de structure. Les raisonnements par analogie et par opposition permettent de dégager du fatras hétéroclite du récit mythique cette structure. Précisons encore : l'analogie privilégiée est,

non l'analogie simple (*a* est semblable à *b*), mais l'analogie *binaire*, encore appelée systémique ou homologique, une analogie à quatre termes (*a* est à *b* ce que *c* est à *d*). Nous suivons ici la proposition de Philippe Monneret dans ses *Essais de linguistique analogique*[12]. L'analogie binaire a valeur conceptuelle : « Paris est à la France ce que Londres est à… » : chacun aura compris que le concept est l'idée de *capitale*.

Affirmer, comme on l'a vu plus haut, que la pensée mythique est analogue au bricolage, tient plutôt de l'analogie simple qui présuppose similitudes et différences. En ce sens, l'analyse des mythes ne relèverait-elle pas d'un bricolage intellectuel, sans connotation péjorative, mais comme ajustement continu des hypothèses ?

Nous avons remarqué le réemploi de matériaux des quatre grandes mythologiques auxquelles il est fait allusion dans plusieurs parties du livre. Lévi-Strauss procède aussi à un réemploi de lectures théoriques faites chez Saussure ou chez Freud, ainsi qu'on le verra bientôt. Science et bricolage ne peuvent entièrement se superposer : certaines réceptions du livre semblent le confirmer. Lisons plutôt : « Une belle leçon d'endurance et de structuralisme. Un superbe collage surréaliste. » (*Le Monde*, 11 octobre 1985). Ou encore : « Dans son dernier ouvrage, le père de l'anthropologie se livre aux bricolages dont il a le secret en mêlant Argile, Lune et soleil. Tel un Indien Jivaro, il réduit même la tête de Freud. » (Robert Maggiori, *Libération*, 17 octobre 1985). Si l'auteur semble un peu avoir oublié dans ce nouveau livre le parallèle entre mythe et bricolage amorcé dans *La Pensée sauvage*, les critiques y ont bien vu, pour leur part, une forme de bricolage intellectuel.

Critiques et déconstructions

La déconstruction oscille entre une face purement négative et une autre, plus intéressante, tendant à l'évaluation critique. Cette dualité nous paraît repérable dans le rapport de Lévi-Strauss à Freud.

12. Philippe Monneret, *Essais de linguistique analogique*, Dijon, ABELL, 2004.

Tout au long de son œuvre, des *Structures élémentaires de la parenté* aux *Mythologiques*, il a dialogué avec la psychanalyse, entre proximité et ironie. Le dernier chapitre de *La Potière jalouse* marque une distance maximale, mettant au jour une identité de structure entre *Œdipe-roi* de Sophocle et *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche (1851), « une tragédie sublime » et un « divertissement bouffon » (p. 1229). Contrairement à ce qu'a développé le père de la psychanalyse, il n'y aurait rien de particulier à découvrir chez le tragédien grec. Au-delà de ce qu'il présente lui-même comme « un jeu » (p. 1227), Lévi-Strauss dénonce ce qu'il nomme deux erreurs de la psychanalyse : 1/ déchiffrer les mythes au moyen d'un code unique. 2/ Croire que les mythes emploient toujours tous les codes. Mais il nuance aussi sa critique : « Freud est injuste envers lui-même. Sa grandeur tient pour une part à un don qu'il possède au plus haut point : celui de penser à la façon des mythes ». (p. 1217). Et d'ajouter un peu plus loin cet éloge biaisé : « On ne doit pas hésiter à ranger Freud après Sophocle au nombre de nos sources de ce mythe » (p. 1218). Autrement dit, la psychanalyse est moins une science qu'une mythographie.

Dans l'analyse du code psycho-sexuel du mythe, Lévi-Strauss emprunte pourtant bien à Freud une part de son vocabulaire, mais selon lui le mythe appréhende déjà cette pensée conceptuelle ou notionnelle : « J'essaye de montrer que des notions dont on crédite la psychanalyse – caractère oral, anal, etc. – sont déjà présentes à la pensée mythique » (p. 1166). Est-ce pourtant tout à fait la même chose de penser par images ou de mettre des mots plus abstraits sur cette pensée, comme le fit aussi Freud à propos d'*Œdipe-roi* en formulant la proposition théorique d'un inconscient psychique et de son processus de refoulement ?

Il nous paraît un peu abusif de mettre strictement sur le même plan l'élaboration théorique faite à partir de Sophocle en la nommant « source de ce mythe » et celle d'un livre comme *Totem et Tabou* dans lequel Freud invente effectivement son propre mythe, celui de la *Horde primitive*, afin d'étendre sa réflexion au fonctionnement des sociétés.

Quoi qu'il en soit, la vigueur et l'ampleur des remarques critiques montrent aussi l'importance accordée à la pensée freudienne, contre et avec laquelle Lévi-Strauss déploie sa propre théorie.

Il n'en va pas autrement s'agissant des objections adressées par Ricœur en 1963 à l'essai *La Pensée sauvage*. L'article « Structure et herméneutique »[13] s'attache d'abord à comprendre et à expliciter la pensée de l'auteur, postulant dès l'*Anthropologie structurale* (1958) une « identité […] des lois du monde et de celles de la pensée » (p. 37), ou encore « l'analogie structurale entre les autres phénomènes sociaux et le langage, considéré dans sa structure phonologique ». Ricœur souligne ici la dette de Lévi-Strauss envers Saussure et aussi Troubetzkoy pour ce qui touche à l'oralité dans le langage.

Cette dernière remarque prépare la critique. Lévi-Strauss délaisserait « un autre pôle de la pensée mythique où l'organisation syntaxique est plus faible, la jonction au rite moins marquée, la liaison aux classifications sociales plus ténue et où, au contraire, la richesse sémantique permet des reprises historiques indéfinies, dans des contextes sociaux plus variables ». (p. 45) Ricœur a en vue la tradition sémitique et hellénique opposant « la surdétermination des contenus » (sémantique) à la « rémanence des structures » (syntaxique).

Ce faisant, il pose un autre rapport possible entre intelligence structurale et intelligence herméneutique », se déployant en trois phases : 1/ Temps des événements (temps caché), 2/ de la tradition, 3/ de l'herméneutique.

Ce temps de l'herméneutique n'est-il pas lié à la pratique de l'écriture-lecture littéraire[14], telle que l'époque contemporaine la manifeste encore aujourd'hui ?

---

13. Paul Ricœur, « Structure et herméneutique », *Esprit*, novembre 1963. Texte repris dans *Le Conflit des interprétations*, Paris, Le Seuil, 1969, p. 31-63. Les citations renvoient à cette édition.
14. On suivrait ici la proposition de Jacques Rancière qui souligne l'émergence relativement récente de la notion de littérature et la définit comme « régime historique d'identification de l'art d'écrire » (*Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 17).

Derrida aborde un peu plus tard *La Pensée sauvage* d'une manière *a priori* plus incisive[15], traquant la contradiction interne de ses présupposés : l'ethnologie prend son essor sur la critique de l'ethnocentrisme européen, mais « elle est d'abord une science européenne ». L'opposition entre nature et culture (universel *vs* particulier), que Derrida fait remonter à Platon, est reprise par Lévi-Strauss qui se contredirait en posant à l'origine des sociétés le tabou de l'inceste, à la fois culturel et universel.

La déconstruction pratiquée par Derrida est loin toutefois d'être un rejet global. Derrida salue dans la pensée sur le mythe le refus d'une autorité transcendante présidant à l'ordre du texte ; le discours sur les mythes est a-centré : « le discours structurel sur les mythes, le discours *mytho-logique* doit être lui-même *mythomorphe.* » Il souligne de façon intéressante la composition musicale des *Mythologiques*, livre sans auteur dont les lecteurs « seraient les exécutants » (p. 421), ce qui va peut-être un peu loin. Il met en évidence un autre point positif : l'affinité du langage critique avec le bricolage, remarquée à peu près au même moment par Genette[16]. Enfin si la théorie de Lévi-Strauss s'élabore à partir d'un nombre limité de mythes, l'idée de totalisation impossible formulée dans la préface de *Le Cru et le Cuit* débouche sur le concept de *jeu* : « c'est-à-dire de substitutions infinies dans la clôture d'un ensemble fini. » « [Ce] mouvement du jeu, permis par le manque, l'absence de centre ou d'origine, est le mouvement de la *supplémentarité* ». (p. 422-423). À son tour, Derrida bricole la pensée de Lévi-Strauss, grossissant quelque peu son caractère supposément « a-centré », contre lequel s'inscrit la pratique conceptuelle de l'analogie binaire.

C'est seulement dans *La Pharmacie de Platon* (1972) qu'il établira un lien théorique entre l'écriture, cette parole déconnectée de son émetteur, et la suspension d'autorité, ouvrant le jeu interprétatif.

---

15. Jacques Derrida, « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », 1966, repris dans *L'Écriture et la Différence*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 409-428.
16. Voir *supra*, p. 2, l'article de Genette, « Structuralisme et critique littéraire », publié en 1966.

Prenant appui sur ces balancements entre critique et approbation, il nous paraît possible à présent de déconstruire ou au moins de bricoler quelque peu la théorie de la « lecture littéraire » en revenant aux fonctions attribuées au jeu. Nous inspirant de notre lecture de Lévi-Strauss, nous situerions le jeu entre fonctions régulatrice (réparatrice) et disjonctive.

La valeur réparatrice du jeu demeure actuelle. Dans *Haï*, essai sur la création artistique, Le Clézio écrivait en 1969 sur la couverture : « Un jour, on saura peut-être qu'il n'y avait pas d'art, mais seulement de la *médecine* ». Un récent essai sur la littérature du XXIe siècle (!) s'intitule dans le même sens *Réparer le monde*[17]. Mais l'art littéraire, comme tout art, peut aussi être envisagé comme pratique déstabilisante aux effets aléatoires.

Une modulation des effets de lecture littéraire est peut-être envisageable selon les contextes de relation aux textes. La salle de cours privilégiera toujours implicitement la fonction constructive en raison de la situation pédagogique qui sous-tend les activités. La scène sociale paraît plus ouverte aux formes de déstabilisation.

Lévi-Strauss, l'art, la littérature et la science

Nous ne saurions toutefois abandonner ici le repère Lévi-Strauss, hautement stimulant pour la pensée, sans revenir, dans son écriture, sur le croisement des visées scientifique et artistico-littéraire.

Sa puissance vient de la rigueur de la visée scientifique. En voici encore deux exemples, tentant de dégager des lois à l'œuvre dans le processus de création artistique. Le premier concerne, dans *La Pensée sauvage*, le passage fameux consacré à la « collerette » de Clouet, peintre du XVIe siècle :

> le procès de la création artistique consistera, dans le cadre immuable d'une confrontation de la structure et de l'accident, à chercher le dialogue, soit avec le *modèle*, soit avec la *matière*, soit avec *l'usager*. (p. 590)

17. Alexandre Gefen, *Réparer le monde*, Paris, José Corti, 2017.

Répondant plus directement à l'invitation de l'éditeur Skira qui publie de 1969 à 1976 vingt-six essais illustrés d'images sur « les sentiers de la création », Lévi-Strauss propose en 1975 sa version dans *La Voie des masques*, livre qui prend pour objet d'étude les masques des Indiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, masques échangés lors de cérémonies rituelles accompagnées de récits mythiques oralisés. La comparaison structurale des masques et récits oraux, d'après leurs retranscriptions, aboutit à un énoncé dont la rigueur frappe à nouveau :

> Quand, d'un groupe à l'autre, la forme plastique se maintient, la fonction sémantique s'inverse. En revanche, quand la fonction sémantique se maintient, c'est la forme plastique qui s'inverse.[18]

Ces deux exemples sont pris dans les arts plastiques, hors du domaine de l'écriture, comme s'il était plus facile, peut-être, d'objectiver par les mots l'art pictural. *La Voie des masques* ouvre par ailleurs sur une interrogation critique. La multiplicité de ces masques qui ont rejoint les musées et dont la beauté égale les productions de grands artistes occidentaux, précisément fascinés par l'art dit primitif – Picasso notamment –, remettrait à sa place un art occidental et sa conception boursouflée du créateur.

En regard de cette puissante réflexion sur l'art, il paraît néanmoins nécessaire de mentionner la fascination de Lévi-Strauss pour les grandes formes littéraires écrites. Il a plusieurs fois évoqué des écrivains admirés : Proust, Baudelaire, Montaigne…, autant d'auteurs dont les écrits présentent une forte implication subjective.

Tristes tropiques (1955) en porte la trace jusque dans son titre. L'enquête ethnographique se mêle au récit autobiographique dès les premières lignes, célèbres : « Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de

18. Claude Lévi-Strauss, *La Voie des masques*, Genève, Skira, « Les sentiers de la création », n° 24, 1975. Le livre est publié dans le volume *Œuvres* de 2008, où la présente citation figure à la page 937. Notons que cette version prive le lecteur de la contemplation des magnifiques reproductions de masques, en couleur, intercalées dans le texte de l'édition originale.

temps pour m'y résoudre ! » (p. 3[19]). La fin du chapitre VII, précédée de l'intertitre « En bateau » et écrite en italiques, amorce une écriture narrative. S'y mêlent, comme dans une ouverture d'opéra dont les motifs musicaux préfigurent le drame à venir, les réflexions générales et les temps de la narration, sans autre récit que le spectacle du coucher du soleil. Mais ce coucher de soleil renvoie, par le jeu des temps, à un moment particulier au sein d'une continuité temporelle, la description s'articule ainsi à une diégèse potentielle. Pour compléter cette inflexion vers un autre mode d'écriture, précisons que le volume des *Œuvres*, publié du vivant de l'auteur, au soir de sa longue vie, propose en notes quatre pages intitulées : « "Tristes tropiques", roman (1938-1939) » (p. 1628-1631).

D'autres indices, encore, de cette fascination pour l'expression littéraire. Le début de *La Voie des masques* met en miroir les masques indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord et un montage intertextuel d'allusions au poème « Correspondances » de Baudelaire[20]. Le collage des récits mythiques qui constitue la trame des Grandes et Petites mythologiques semble parfois relever d'une veine romanesque. Les Petites mythologiques sont construites comme des énigmes. Pourquoi les masques ont-ils les yeux et la langue saillants ou en creux ? Un chapitre de *La Pensée sauvage* s'intitule « Le Temps retrouvé ». Ce jeu de mots, comme pour le titre *La Potière jalouse*, laisse percer un désir à demi avoué de littérature, inséparable d'une certaine implication subjective.

Or, pour revenir une dernière fois au texte de *La Potière*, la seule occurrence du mot « bricolage » dans ce livre ouvre aussi sur cet espace intime :

---

19. Édition de référence : le volume *Œuvres* (« Bibliothèque de la Pléiade »), dont le titre général se prête au glissement transgénérique repérable dans ce livre.
20. Le livre nous entraîne en son début dans le musée de New York où déambule Lévi-Strauss en amateur d'art : « Errez pendant une heure ou deux à travers cette salle encombrée de "vivants piliers" ; par une autre correspondance, les mots du poète traduisent exactement la locution indigène désignant les poteaux sculptés qui soutenaient les poutres des maisons : poteaux qui sont moins des choses que des êtres "aux regards familiers" puisque, les jours de doute et de tourment, eux aussi laissent sortir de "confuses paroles" » (p. 877-878).

> ces éléments disparates qui s'offrent au subconscient du rêveur […], il devra par cette forme de bricolage qu'est aussi le travail du rêve, en les reliant les uns aux autres dans une chaîne syntagmatique, sinon leur donner une cohérence, au moins les soumettre à une ébauche d'organisation. (p. 1223).

Il ne s'agit pas seulement d'une référence supplémentaire à Freud, preuve de l'importance accordée à ce penseur. Ces quelques lignes montrent que *La Potière jalouse* est autant un livre rêvé qu'un livre dominé par la raison scientifique.

Aussi semble-t-il possible de discerner dans ces *Œuvres* au moins trois grands registres d'écriture : 1/ la manière « scientifique » faite d'énoncés à tendance conceptuelle, corrélée à l'évaluation critique des autres théories. L'analogie binaire y joue un rôle clef. 2/ Une écriture de la juxtaposition, plus syntagmatique, cherchant, d'une version à une autre, les analogies et oppositions de la pensée sauvage, écriture assimilant le discours théorique à un bricolage. 3/ Des traces de jeu littéraire sur un mode humoristique ou discrètement nostalgique.

Ces différenciations seraient à replacer dans le contexte pragmatico-social de leur énonciation d'origine : thèse, conférences pour l'EHESS ou le Collège de France, éditions savantes et restreintes pour les Grandes Mythologies, accentuant la dimension scientifique. Le volume des *Œuvres* remet du flou dans les catégories.

Enfin, le passage par le pôle Lévi-Strauss s'avère fécond pour une réflexion sur le jeu littéraire et artistique. Mentionnons au moins trois directions.

Il y a de la « pensée sauvage » dans l'art, la littérature et peut-être, quoi que Lévi-Strauss ne le dise pas, dans la théorie artistique (et littéraire). Son armature mentale serait l'articulation des données mobilisées par cette expérience selon une sorte d'ajustement intuitif ou bricolage. Par ailleurs la persistance de la pensée sauvage signale l'ancrage concret de l'art et de la littérature dans le monde réel appréhendé par la sensation.

La déconstruction apparaît comme un corollaire utile du bricolage. Regardée de près, la notion de déconstruction doit sans doute être déconstruite, non seulement pour retourner vers Derrida son

propre questionnement, mais aussi pour éviter comme on le lit souvent, d'assimiler sa pensée à une pure négation. Ainsi comprise, la déconstruction est un moment salutaire de la pensée critique. Nous verrions bien à l'œuvre, dans la lecture, une dialectique de la construction-déconstruction plutôt qu'une dialectique de la résolution. Plutôt Héraclite que Hegel.

L'élément considéré de l'extérieur par Lévi-Strauss est l'écriture, solidaire peut-être de l'interprétation et du mot littérature dans son sens moderne. Cette lacune (relative) fait signe à son tour en direction des théories de la lecture. Peut-on théoriser sur la lecture en faisant l'économie d'une réflexion sur la langue et la parole qui sont les vecteurs de cette réflexion ?

Alain Trouvé
Université de Reims Champagne Ardenne CRIMEL